

un de mes anciens condisciples, homme d'esprit et d'une discrétion à toute épreuve. Je lui fis part de mon projet, il se chargea de la publication de mon œuvre.

"Il débuta par en adresser une copie à madame S***, qui réunissait dans son salon l'élite de la noblesse toulousaine; on lui lut la chanson, et le lendemain elle fut la nouvelle du jour. Les copies ne tardèrent pas à circuler et à soulever l'indignation de tous ceux qui étaient l'objet de mes satiriques refrains.

"Peu de temps après, je composai une seconde chanson qui fit encore plus de bruit que la première, car j'y groupais une foule de noms que j'avais omis à dessein, et pour éloigner tout soupçon, je ne me traitais pas mieux que mes compatriotes.

"Pour cette fois le feu fut mis aux poudres, et les gens persiflés jetèrent les hauts cris. M. de R. exerçait alors à Toulouse les fonctions d'échevin, il aimait les arts, et s'amusa beaucoup de ce petit scandale.

—Le satirique, me dit-il un jour en riant, n'y va pas de main morte, et je m'attends à figurer moi-même dans ses couplets.

"Je me tins pour averti, et dans ma troisième chanson on vit figurer M. de R..

—Eh bien, j'ai aussi mon paquet, me dit-il; qui peut donc s'amuser ainsi à nos dépens?

"Il était facile de voir que, malgré son apparente gaieté, M. l'échevin n'était pas fort aise d'avoir son nom inscrit dans le martyrologe toulousain.

"Cependant le bruit allait toujours croissant, chacun creusait sa cervelle pour deviner quel pouvait être l'auteur de ces insolents refrains, et nul ne songeait à moi, car je m'étais traité de manière à éloigner tout soupçon. Enfin plusieurs personnes et M. l'échevin m'invitèrent à faire justice de tant d'outrages en persiflant moi-même, par des couplets de ma façon, le chansonnier anonyme. J'accueillis cette idée, qui me parut assez piquante, et je fis une chanson à l'adresse du Zoile inconnu, elle obtint un succès de vogue, je l'avais soigné de mon mieux, ce qui n'empêcha pas mes chers compatriotes de dire que la réponse ne valait pas l'attaque.

"On crut enfin avoir trouvé un moyen infailible de forcer le coupable à se faire connaître, on fit imprimer les trois chansons satiriques, dans l'espoir que l'anonyme, voyant qu'on exploitait les fruits de sa verve, en revendiquerait la propriété; mais il n'en eut garde, et laissa fort tranquillement acheter ses couplets par tous les curieux.

"Comme rien n'est durable dans ce monde, dit Dalayrac en terminant sa piquante narration, tout ce vacarme finit par s'apaiser, et quelques années après, dans un voyage que je fis à Toulouse, je me déclarai moi-même le coupable auteur de cette mystification."

C'est en compagnie de Dalayrac qu'en 1807, à l'ouverture des eaux thermales, j'allai pour la première fois faire une excursion dans les Pyrénées. Nous nous rendîmes à Bagnères-de-Luchon, que vingt lieues séparent de Toulouse. Bagnères-de-Luchon est une petite ville qui n'offrait à cette époque qu'une masse informe de chétives constructions; elle n'avait pour promenade intérieure qu'une longue et large allée de tilleuls conduisant à la salle des bains, aux deux côtés s'élevaient des maisons louées en totalité aux étrangers venus en foule pour jouir des agréments de cette contrée sauvage et pittoresque.

Je laisse à des hommes plus compétents que moi le soin d'apprécier la vertu des eaux de Bagnères. J'ignore si elles ont guéri beaucoup de malades, tout ce que je sais par expérience c'est qu'elles ont pour effet de donner un excellent appétit.

Nous faisons souvent des excursions dans les délicieuses vallées de Campan, où l'on voyait encore les débris des forteresses élevées par les Maures d'Espagne. Nous y faisions apporter quelquefois nos repas, une nappe était étendue sur le gazon, et nous nous asseyons auprès d'un petit ruisseau où l'on mettait le vin à rafraîchir. On peut se faire

une idée du charme de ces repas. La salubrité de l'air, le murmure des eaux, le chant des bouvreuils et des merles, l'aspect de ces montagnes couvertes de neiges éternelles, et dont les glaciers frappés par les rayons du soleil étincellent comme des diamants, tout cela ravit, enchante et vous égare dans un monde idéal.

Parmi les musiciens que je voyais habituellement dans le monde, je citerai Ladurner, excellent professeur de piano, et dont la femme, aimable autant que spirituelle, jouait du violon d'une manière fort distinguée. Diverses mélodies qu'elle composa avec accompagnement de harpe, obtinrent un succès de vogue dans les salons. M. de Bourienne, à qui l'on en avait parlé, me témoigna le désir de les entendre. En conséquence, je me rendis un soir aux Tuileries, accompagné de Ladurner et de sa femme, de madame Branchu, de Frédéric Duvernoy, et de Dalvimar, l'incomparable harpiste. Madame Branchu déploya dans les deux morceaux qu'elle chanta son merveilleux talent, et le cor et la harpe unirent à sa voix leurs sons harmonieux. Après ce petit concert, on servit une collation, et madame de Bourienne en fit les honneurs avec sa gaieté ordinaire.

Quelques jours après, Bourienne nous invita à dîner dans une charmante maison de campagne qu'il possédait à Autoul. La société était nombreuse et choisie; madame Ladurner, Dalvimar et Duvernoy firent merveille. Après le repas, Bourienne nous conduisit aux Tuileries pour nous faire assister à la représentation d'une comédie en deux actes de Molière. Le rideau se leva lorsque l'Empereur entra dans une loge où il resta seul, Joséphine et les dames de sa suite se placèrent ailleurs. Madame Murat jouait le rôle de Marinette, et Bourienne celui de Gros-Réné; Savary et Lauriston jouaient également deux rôles. Malgré l'étiquette, on encourageait par de nombreux applaudissements les acteurs improvisés.

Ces marques bruyantes d'approbation paraissaient déplaire infiniment à l'Empereur. Comme d'autres loges se trouvaient en face de la sienne, il était facile de voir qu'il s'agitait beaucoup et manifestait une vive impatience.

A cette époque, la plus brillante de l'Empire (nous étions en 1810), les spectacles de la cour étaient très-suivis. Un immense intérêt s'attachait également aux œuvres si remarquables exécutées par les artistes de la chapelle impériale. J'ai déjà parlé de cette grande institution, qui, sous la direction de Lesueur, ouvrit à la musique sacrée des routes nouvelles.—Lesueur, est sans contredit, un des meilleurs compositeurs religieux de notre époque. Tour à tour majestueux et sévère, attachant et dramatique, plein d'élévation et de tendresse, de force et de douleur, il a continué avec éclat les traditions des trois derniers siècles. Tout en restant fidèle aux formes classiques et aux enseignements des grands maîtres, il a su donner à ses œuvres un cachet saillant d'originalité.

Lesueur a puissamment contribué à la splendeur de toutes les solennités religieuses qui ont marqué l'ère impériale. Le *Chant de Sacre* de Napoléon 1^{er} est une œuvre de premier ordre, et qui, bien exécutée, produira toujours un immense effet. Ses *Te Deum*, qui ont souvent célébré nos victoires, sont d'admirables cantiques adressés au Dieu des armées. Il a fondu dans ses psaumes et ses oratorios toutes les couleurs de la poésie biblique, et l'esprit des dogmes et des mystères du christianisme respire dans ses messes, dans ses motets, dans ses cantates religieuses.

Napoléon écoutait avec le plus vif intérêt les compositions sacrées de Lesueur; mais il avait pour l'oratorio de *Debora* une prédilection particulière, les habitués de la chapelle impériale partageaient à cet égard le sentiment de Napoléon.

Les œuvres de Lesueur répondaient merveilleusement aux aspirations religieuses qui se manifestaient de toutes parts dans les premières années de ce siècle. Aussi trouvèrent-elles un grand nombre d'auditeurs intelligents et sympathiques. Les motets et les oratorios furent promptement à la mode, les esprits les plus frivoles cédèrent à l'entraînement.